

Prédications d'après Blaise Pascal

Église

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Sur la charité envers les défunts, 9 novembre 2022	2
2	Prédication sur la nuit de feu, 23 novembre 2022	3
3	Prédication sur le baptême, 12 avril 2023	3
4	Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023	4
5	Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023	5
6	Prédication sur le silence, 6 mars 2024	6
7	Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024	7
8	Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025	9
9	Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier	10
10	Prédication sur le pape, mercredi 7 mai 2025	11

1 Sur la charité envers les défunts, 9 novembre 2022

Croyant Pascal être saint, nous croyons par là-même que le Seigneur l'avertit par grâce de nos assemblées réunies à sa mémoire ; et cela, non d'abord pour sa joie, rien ne pouvant être ajoutée à la joie d'une âme voyant Dieu en pleine lumière ; mais afin qu'à sa prière nous soit communiquée quelque chose de la justice divine à quoi il participe à plein.

Or, la part de justice qu'il peut nous obtenir en ce mois des défunts peut être heureusement colorée par la prière d'un homme qui aima les siens avec tant de tendresse, et à qui cette tendresse naturelle inspira une peine proportionnée, sur quoi put seule dominer la profondeur de l'espérance chrétienne, qui fait l'objet principal de la lettre de consolation qu'il adressa, d'accord avec Jacqueline, à leur sœur Gilberte.

Dans cette lettre se distinguent des traits d'une sagesse admirable, sur quoi les vivants ne sauraient trop régler leur conduite à l'égard des âmes du purgatoire. Pascal indique que, s'il est juste qu'on s'afflige, selon la nature, de la perte d'un si bon père, une joie toute spirituelle doit dominer sur le sentiment, de savoir l'âme de celui que l'on aime délivrée désormais de toute tentation de pécher, qui a son siège en effet dans le corps. « Il n'y a rien qui puisse modérer [cette joie], écrit Pascal, sinon la crainte que l[es] âmes ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines. » Mais, ajoute Pascal, « une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous : et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour [les mérites] auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et leur exemple. » Il n'y a rien de plus consolant en outre pour les vivants que cette communion dans et par le mérite avec celui qui est devenu membre de l'Église du ciel. Mais la suite n'est pas moins admirable, où l'ordre de la charité, qui paraissait d'abord combattre la tendresse de personnes s'aimant trop humainement, finit par assumer celui de l'émotion et du sentiment : « Faisons donc revivre notre père devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre union nous rende en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent à l'assemblée de ses fidèles. »

2 Prédication sur la nuit de feu, 23 novembre 2022

Nous voici réunis en cette nuit si décisive pour celui que nous vénérons. Pascal adore la providence qui l'avait désignée entre les fêtes des saints Clément et Chrysogone : Clément, troisième successeur de Pierre ; Chrysogone, martyr si vénéré, qu'il figure dans l'antique canon de l'Église romaine. Pascal, en cette nuit où il renaît à la vie de son baptême, par le renouvellement de la foi au « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », que Jésus déclarait être par là le « Dieu des vivants » ; Pascal, dis-je, se reconnaît fils de l'Église, avec Rome pour mère de ses Églises, à qui il devait professer jusqu'à la mort son attachement, en dépit des persécutions que Rome émut contre les siens.

Le Mémorial est comme le *credo* de Pascal. Il épouse la structure du *credo* commun de l'Église, mais en remontant en quelque sorte le cours, selon l'ordre de son expérience, qui est l'analogue d'une Pentecôte. Cette froide nuit de novembre se signala d'abord par le feu de l'Esprit, par qui vient la foi. Puis la voix du Fils incarné, qui envoie cet Esprit, se fait entendre et désigne enfin le Père dans la nuit où devait commencer sa Passion. Enveloppant le tout, le mystère de l'Église, née de cet Esprit, présent, on l'a vu, au début, dans la mention du sanctoral, mais aussi à la fin, par la figure du prêtre, figure honoraire de Jésus-Christ : « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur ».

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Ainsi parla le Seigneur à Moïse au buisson de feu. Moïse, fuyant les périls de l'Égypte, s'était retiré à Madian. Il avait fait sa vie, trouvé maison. Nul oubli pourtant de ses frères les Hébreux. Élevé par la fille de Pharaon, il n'oublie pas qu'il est fils d'Abraham à qui le Seigneur s'est révélé. Et le même Seigneur lui dit à l'Horeb : « Je suis le Dieu de ton père ». Pascal venait, quelques semaines plus tôt, de se retirer sur cette colline, à l'extérieur des murs de la grande ville, où Dieu devait faire de sa nouvelle maison comme un nouvel Horeb. Il avait quitté la rive où il avait régné parmi « les philosophes et les savants », pour celle où demeurait sa sœur, fervente épouse du « Dieu des vivants ». « Ôte tes sandales, disait le Seigneur à Moïse, car le lieu où tu te tiens est une terre sacrée » ; « Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié » : Pascal, indigne du mystère à lui révélé, fait cette nuit-là pénitence sur la terre sacrée du calvaire, soutenu pourtant par la « joie éternelle procurée par un jour d'exercice sur la terre. » Comme Moïse descendu de l'Horeb alla trouver les enfants d'Israël, ainsi devait-il, quelques années plus tard, dire aux enfants des chrétiens oublieux de leur foi : « Celui qui est m'envoie vers vous » ; passant outre à la crainte que Moïse déclarait, qu'« ils ne croiraient pas ni n'écouteront sa voix ».

3 Prédication sur le baptême, 12 avril 2023

L'octave solennelle au commencement de laquelle l'un d'entre nous a été plongé dans la mort et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne lieu qu'on présente ici quelques traits que Pascal relève dans la doctrine du baptême.

L'écrit intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui* part d'une réflexion sur le changement introduit par l'Église dans la discipline du baptême, reçu jadis adulte au terme d'une austère pénitence et d'une instruction rigoureuse, et conféré désormais les jours suivant immédiatement la naissance. Pascal observe que la pratique d'aujourd'hui donne lieu qu' « on ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu ».

Il faut donc relever aux yeux des chrétiens le prix de leur baptême. Pascal ne préconise pas cependant pour remède une restauration de l'ancienne discipline. Disciple fidèle d'Augustin, il n'y pouvait incliner, puisque le changement qu'on a dit est le fruit direct de sa doctrine. Augustin enseigne en effet que le salut de l'âme commence par la guérison des suites de la faute originelle, en elle manifestées quand elle fut unie à une chair de péché. Pascal loue donc la conduite que l'Église a adoptée depuis, qui est celle d'une « bonne mère », « ayant vu que la dilation du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette *masse de perdition* en précipitant le secours qu'elle leur donne ». Le bon de la pratique actuelle est que le baptême y est relevé, d'abord et avant tout, comme une œuvre divine, puisque devançant l'exercice de la volonté. Mais cette grâce ainsi donnée est destinée à se produire à terme dans l'engagement de la volonté à vivre selon les exigences du christianisme, comme « il paraît par les cérémonies du baptême : car [l'Église] n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. »

Ainsi donc, « comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde. »

Nous croyons devoir à la prière de Pascal la faveur que Dieu a faite à notre société qu'un catéchumène se joignît à nous et nous rendît témoin de son zèle, quand il traversait notre pays pour venir prendre part à notre prière. Puisse notre zèle en être aujourd'hui ranimé, à présent qu'il est devenu notre frère en Jésus-Christ.

4 Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023

L'un des nôtres vient de recevoir le sacrement de la confirmation en la fête de la Pentecôte. Ayons bien soin de remercier Dieu de la faveur qu'il lui a faite, et qui s'étend par lui à toute notre société : tant il est vrai que ce sacrement manifeste que la communion des saints est spécialement communion dans les choses saintes, cette grâce étant non seulement salutaire pour qui la reçoit, mais aussi pour le corps de l'Église, à l'édification duquel elle doit servir. Nous n'avons pas trouvé chez Pascal de méditation directe de ce mystère, mais dans une lettre

de l'ancien curé de la famille Pascal quand celle-ci se trouvait établie à Rouen, où elle fut tout entière convertie. En bon pasteur, le père de Saint-Pé, prêtre de l'Oratoire, leur continua son assistance spirituelle même après leurs départs pour Paris et Clermont, et c'est ainsi qu'il écrit à Gilberte, la sœur aînée de Pascal, pour l'anniversaire de sa confirmation :

« Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint-Esprit, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. Vous savez que les sacrements sont signes sacrés de quelque chose qui a été en Jésus-Christ [...] Ainsi la confirmation, ou, pour mieux dire, celui qui est confirmé, est signe honoraire et religieux de Jésus-Christ oint et sacré par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur parle lui-même de cette onction et explique de soi-même ces paroles d'Isaïe en saint Luc : *L'esprit du Seigneur est sur moi, à raison de quoi il m'a oint, et m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres*. Le confirmé est signe de cet esprit, donné sans mesure à Jésus-Christ, et à chacun de ses membres selon qu'il plaît à Jésus-Christ de le donner. C'est par la plénitude et impulsion de cet esprit qu'il a fait des miracles, qu'il a chassé les diables, qu'il s'est retiré au désert et qu'il s'est offert à Dieu son père. *Il s'est offert*, dit saint Paul, *à Dieu par le Saint-Esprit comme une hostie sans tache*. En quelle vénération et en quel profond respect devons-nous être quand nous avons reçu un si admirable sacrement ; en quelle adoration de l'esprit de Dieu vivant et opérant en Jésus-Christ comme dans son plus saint et plus digne temple ? Or comme un chrétien sacré de la sorte est l'image honoraire et religieuse de Jésus-Christ rempli du Saint-Esprit, il est aussi rendu lui-même, par cette onction divine, le Temple du Saint-Esprit. »

La doctrine qu'on trouve ici inspire profondément celle de Pascal, pour qui Jésus, Fils de Dieu fait homme, a mis en oubli sur terre sa propre puissance divine : homme, il s'en est remis à la puissance de l'Esprit-Saint, distinct de la Personne du Fils : puissance dont, ressuscité, il dispose en faveur de ses disciples. Cette mise en oubli était nécessaire pour que sa condition d'homme animé de l'Esprit-Saint pût être étendue aux chrétiens, afin qu'ils devinssent eux-mêmes temple du Saint-Esprit, en effet.

5 Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023

L'abbé de St-Cyran, confesseur de Port-Royal, était l'auteur d'une *Explication des cérémonies de la messe*, dont un trait a particulièrement frappé Pascal. Il le produit dans la XVI^e Provinciale : « Encore que [le] sacrifice [de la Messe] soit une commémoration de celui de la Croix, toutefois il y a cette différence, que celui de la Messe n'est offert que pour l'Église seule, et pour les fidèles qui sont dans sa communion ; au lieu que celui de la Croix a été offert pour tout le monde, comme l'Écriture parle. » Cet exclusivisme de la messe peut nous surprendre, puisque les paroles de l'offrande du calice portent que le prêtre avec le diacre l'offrent « pour notre salut et le salut du monde entier. » Mais, outre que

la formule n'apparaît qu'au Xe siècle, et non dans toutes les liturgies latines, les paroles qu'on a dites sont un ajout plus tardif. Et il est vrai aussi que le canon, commun à toutes les liturgies latines, ne cite pas d'autres bénéficiaires du sacrifice de la messe que les pasteurs et les fidèles.

Pascal fait fond là-dessus quelques années plus tard, dans un fragment des *Pensées* : « [...] c'est à Jésus-Christ d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles. Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous. » (S 254) C'est à ses yeux une suite du parallèle qu'il établit au commencement du même fragment : « Jésus-Christ pour tous. Moïse pour un peuple »

L'Église visible, en son sacrifice visible et sacramentel, est l'héritière du peuple rassemblé par Moïse. Elle ne se confond pas avec l'universalité visée par Jésus-Christ. Il plaît à Dieu cependant, poursuit Pascal, de faire d'un peuple particulier l'instrument de sa bénédiction universelle : *Je bénirai ceux qui te béniront*, dit le Seigneur à Abraham. De même, il plaît à Dieu par Jésus-Christ de manifester le sacrifice de son Fils Unique à la faveur du sacrifice de l'Église. C'est le Seigneur qui, par grâce, identifie la Messe à sa Croix.

Le sacrifice de la Croix est d'un mérite infini, propre à racheter tous les hommes. Ce n'est pas cependant cette universalité qu'entend Pascal, mais celle des élus : il s'en explique dans les *Écrits sur la grâce* : « Les élus de Dieu font une universalité, qui est tantôt appelée *monde* parce qu'ils sont répandus dans le monde, tantôt *tous*, parce qu'ils font une totalité, tantôt *plusieurs*, parce qu'ils sont plusieurs entre eux, tantôt *peu*, parce qu'ils sont *peu* à proportion de la totalité des délaissés. »

Pascal nous avertit contre la présomption où pourrait nous engager notre état de fidèles et la part que nous prenons au culte de l'Église. Notre appartenance à l'Église visible ne doit pas nous mettre dans une tranquille assurance, mais à désirer d'être de cette universalité, connue de Dieu seul, que Jésus-Christ a voulu rassembler au pied de sa croix.

6 Prédication sur le silence, 6 mars 2024

A proportion peut-être qu'il s'éprouve bruyant et bavard, notre siècle se prend de passion pour le silence des monastères. « Saintes demeures du silence » : c'est ainsi que le jeune Racine désignait Port-Royal des Champs. Pascal sans doute éprouva la puissance de son silence en janvier 1655, lors de la retraite qui succéda à sa deuxième conversion : « On n'entend les prophéties, écrit-il, que quand on voit les choses arrivées, ainsi les preuves de la retraite et de la direction, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient » (S 751) *Venez et voyez*, dit le Christ dans l'Évangile.

Il y a, pour Pascal, silence et silence : il est un silence dont l'insignifiance paralyse : « Le silence éternel de ces espaces infinie m'effraie » (S 233) ; un silence muet, en ce qu'il rend muet celui qu'il captive : « ... [il] tremblera à la vue de ces merveilles, et je crois qu'[.] il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption. » (S 230). Mais il est un autre silence qui ne jette pas l'homme dans ce muet vertige, mais le ressaisit au contraire sur l'abîme

des deux infinis. Ce silence est la condition d'une « conversation intérieure », écrit Pascal, dont Dieu est le sujet : « Il faut se tenir en silence autant qu'on peut et ne s'entretenir que de Dieu qu'on sait être la vérité » (S 132)

Car notre Dieu n'est pas silence, comme celui des bouddhistes : il se cache derrière le « silence éternel » des « espaces infinis » ; mais, à ceux qu'éclaire sa grâce, il se déclare Parole, et parole qui fait parler, en ce qu'elle suscite des prophètes dont la voix éclate dans le monde, et qu'importe si ce monde est sourd.

Pascal est de ces prophètes, que la parole oppresse parce qu'elle brûle de se répandre. Son personnage, à la 18e Provinciale, ne peut imiter le silence que Port-Royal observe devant les calomnies que les jésuites publient sur Jansénius : « Je les vois si religieux à se taire que je crains qu'il n'y ait en cela de l'excès. Pour moi, mon Père, je ne crois pas le pouvoir faire. »

L'être de fiction qui écrit dans les *Provinciales* reçoit l'aveu de l'auteur dans les *Pensées* : « Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or après que Rome a parlé et qu'on pense qu'il a condamné la vérité [...] il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties et qui consulte l'antiquité pour faire justice. » (S 746). Or, la force des cris, on le voit, ne se règle pas sur l'heure de cette justice qu'on espère, mais bien sur le témoignage à rendre à la vérité seule.

7 Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024

Ce jour de la naissance de Pascal nous était certes désigné pour remercier Dieu des bénédictions qu'il a daigné répandre sur notre œuvre durant les cinq ans qu'elle existe. Mais, de même que saint Louis signait Louis de Poissy plutôt que Louis de France, pour ce que, baptisé dans cette ville, il y naquit au royaume des cieux, où il est plus doux et glorieux d'être sujet que de régner ici-bas ; de même, pour Pascal, la naissance au jour visible n'est qu'un degré nécessaire pour naître au jour invisible de Dieu, de sorte qu'avec Jacqueline, il se plaît à rappeler à Gilberte dans leur lettre du 1er avril 1648 le souhait de M. de Saint-Cyran, que l'on désignât le baptême comme le « commencement de la vie » ; de sorte qu'il eût été assez dans l'esprit de celui que nous vénérons que nous nous fussions réunis le 27 juin, la date portée dans son acte de baptême à Clermont.

Cette vie divine et véritable, à lui communiquée dans le baptême, Pascal n'en rapporte pas l'origine à la déité absolue, mais au Fils éternel incarné en Jésus-Christ, « celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités » écrit-il dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Jésus-Christ, donc, est son père, et la vie baptismale qu'il tient de ce père prend source conjointement au Mont des oliviers et au Mont Golgotha : au Mont des Oliviers, où Jésus expia en son âme les iniquités du genre humain ; au

Mont Golgotha, où il les expia dans son corps.

La prière que notre société s'est donnée et qu'elle aime à prononcer au lieu où Pascal repose s'adresse au Seigneur en ces termes : « Seigneur, vous n'avez rien du menteur. Vous n'êtes pas le Père du mensonge, mais le Père de la Vérité, c'est-à-dire, le Père du Christ. » La vérité : voilà bien en effet pour Pascal la note propre de cette vie que le chrétien reçoit à son tour de Jésus comme de son Père. Cette vie de Vérité gagna d'abord chez Pascal l'ordre propre aux esprits : dans les mathématiques, d'abord, dont les objets sont connaturels à l'esprit, de sorte que l'esprit n'y doit user que d'attention pour se garder contre l'erreur ; dans la physique, ensuite, où l'esprit raisonnant sur la matière, il est davantage exposé à l'erreur, qui était alors générale touchant le vide, et que Pascal combattit contre les philosophes et savants ; l'esprit ne peut s'y garantir contre l'erreur que s'il condescend à s'affronter au règne visible et sensible par le moyen de l'expérience, dont Pascal détermina les règles.

Mais la vie de Vérité réservait Pascal pour de plus rudes guerres ; non plus celles où se divise l'ordre des esprits, mais celles qui agitent alors l'ordre des cœurs. Les fils de la Vérité n'ont plus seulement à lutter contre l'erreur, mais contre le mensonge. Car l'erreur y est, de soi, aisée à dissiper : s'agissant des vérités qui regardent la foi, et qui se sont déclarées au cours de l'histoire de l'Église, la Préface à un *Traité du vide* rappelle qu'il ne s'agit que d'ouvrir les livres : ainsi suffirait-il d'ouvrir celui de Jansénius, pour reconnaître de bonne foi sa conformité à la doctrine d'Augustin, le docteur de l'Église latine. Mais non : la Vérité éternelle a pris chair en Jésus ; elle y a pris corps, et l'Église est ce corps ici-bas. La Vérité éternelle est, par-là, historique : « L'histoire de l'Église, écrit Pascal dans les Pensées, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité » (S 641). Et cette histoire est sinon militaire, du moins militante, contre un mensonge qui ne rougit pas de dénoncer infidèles quant à la foi à la Présence réelle les filles de Port-Royal dont les nuits se passent à l'adorer.

Mais la Vérité, devenue historique, ne laisse pas d'être éternelle. « Elle subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis » dit la XIIIe Provinciale. Ainsi l'histoire de la vérité sera-t-elle consommée dans son éternité. Telle est l'espérance qui animait Pascal, dans ces luttes où il prit tant de part, en faveur aussi de ceux qui souffraient avec lui, et qui le porta même à la fin, après le temps des *Provinciales*, non plus seulement à s'élever contre le mensonge, mais à ramener encore à la Vérité ses enfants qu'on croyait perdus pour elle. Même s'il est d'usage d'opposer la morale des jansénistes à celle des héros du grand Corneille, que Pascal et les siens fréquentèrent à Rouen, quelque chose de leur générosité se laisse observer dans ce fils de la Vérité. Une âme est toujours assez bien née quand elle est née du sang de Jésus-Christ dont la vertu lui fut communiquée au baptême. Aussi est-elle toujours prête pour signaler sa valeur, et devant le monde, et devant l'Église, parce qu'elle combat d'abord en présence de Dieu seul et de ses anges.

8 Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025

« Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer » (S 659). La suite du fragment des *Pensées* enseigne que ce monde ordinaire se manifeste aussi en pouvoir d'empêcher qu'on ne songe et pense par soi-même. Le monde ordinaire manifeste son pouvoir par les éducateurs qui le font se perpétuer grâce à cet évitement de songer : « Ne pensez point aux passages du Messie », disait le Juif à son fils.

Le propos de Pascal n'est pas à s'élever contre ce conformisme du monde ordinaire, qui est le train sur quoi reposent les sociétés humaines. Aussi peut-on le dire « ordinaire » précisément parce qu'il est fauteur d'ordre, par quoi il est non seulement un fait, mais un bienfait, quand cet ordre est un ordre chrétien. Car la société chrétienne ne se perpétue pas autrement que celle des Juifs : « Ainsi font les nôtres souvent », poursuit Pascal : les pères chrétiens font comme les pères juifs. Il est vrai que l'erreur s'empare aussi de ce fonctionnement pour se perpétuer : « Ainsi se conservent les fausses religions. » Mais, encore un coup, c'est ce qui assure la pérennité de la chrétienté : « Ainsi se conserve la vraie religion même, à l'égard de beaucoup de gens. »

Par la coutume, donc, la société chrétienne incline la créance de ses enfants vers la vraie foi. Cette coutume est bonne, dans la mesure où elle ne ferme pas le cœur aux inspirations divines, mais au contraire les y dispose. Mais Pascal constate qu'il est des enfants de la chrétienté qui se dérobent, on ne sait pourquoi, à cette inclination coutumière de la créance : « Mais il y en a, écrit-il, qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides. »

C'est à ces personnes, qui n'étaient pas alors fort nombreuses en regard de la masse des chrétiens ; c'est à ces personnes-là donc que Pascal désirait s'adresser en des « discours solides », afin de les retenir sur la pente où d'eux-mêmes ils inclinaient.

Pascal éclaire prophétiquement par ces lignes le devenir de nos sociétés chrétiennes depuis son époque. Ces gens, « qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend » : ces gens dont Pascal manifeste l'existence, alors que la chrétienté de son temps aurait voulu sans doute la cacher ; ces gens, donc, les philosophes les désigneront, au siècle suivant, en modèles et en exemples. La Révolution, qui s'autorise des philosophes, érigea ce modèle comme principe et fin de la nouvelle société désormais fondée sur les droits de l'homme individuel et autonome.

Pascal nous permet, je crois, de penser le paradoxe qui gît au cœur de nos sociétés libérales. L'individu, censé penser par soi-même, libre des vues imposées par le « monde ordinaire » et coutumier, devient lui-même principe d'un nouveau « monde ordinaire », d'une société qui interdit de fait à ses membres de songer, et qui fonctionne ainsi comme une religion : professant des valeurs qu'elles donne pour immanentes à l'individu humain, et qui seraient, par là, indisponibles à

tout libre examen.

La société libérale se découvre ainsi religieuse, et mettant tout en usage pour perpétuer l'établissement de sa fausse religion en ses enfants, à qui elle défend de songer. Mais, comme tout « monde ordinaire », elle oublie qu'il en est qui « n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. » C'est ainsi que, par une ruse de l'histoire que la providence conduit, le principe des sociétés libérales se retourne contre elle, en faveur de la vraie religion, et de cet Evangile dont les *Pensées* publient la vérité en des « discours solides ». Tâchons d'en témoigner.

9 Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier

M. Philippe Sellier a servi, comme savant et chrétien, la mémoire de Blaise Pascal, cet autre savant et chrétien, qui repose dans cette église. C'est à Pascal que nous empruntons ces mots, écrits sur la mort de son père : « Faisons-le revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles. »

Cette présence de Jésus-Christ à son Église, Jésus-Christ a disposé l'eucharistie pour en être la source et le principe. Et c'est ainsi qu'elle peut être elle-même principe de la présence mutuelle des vivants aux morts et des morts aux vivants. L'Église désigne l'eucharistie comme le « sacrement de la charité », c'est-à-dire, de l'amour divin. Jésus-Christ l'institua la veille de mourir sur la croix de ce plus grand amour, d'une mort qui devint ainsi principe de vie éternelle, d'avance recueillie la veille au jeudi saint.

« C'est ce sacrement, écrit Pascal à Mlle de Roannez, que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une *manne cachée*. » Aussi, devant l'eucharistie, peut-on se demander : « Qu'est-ce que c'est ? », à plus de titre encore que les Hébreux devant la manne du désert, qui n'y avaient pas reconnu d'abord une nourriture, et qu'ils ont mangée sur la seule foi à la parole de Dieu leur disant : *C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger*.

Le sacrement de la charité est acclamé à la messe comme « mystère de la foi ». *Dieu*, dit Jésus, est *amour* ; et c'est véritablement en tant qu'il est amour que l'on peut lui dire avec Isaïe *Véritablement tu es un Dieu caché*, selon l'oracle que Pascal aimait à citer. Il est propre à l'amour de charité qu'on s'y attache en ce monde au-delà de l'évidence et parfois contre l'évidence. Principe de vie éternelle, il convenait que cet amour soit jailli de la mort.

Pascal écrivait ainsi aux siens dans la lettre sur la mort de son père : « ... si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » Il devait plus tard recueillir ces paroles de la bouche

de Jésus, de celui qui est Amour, de celui qui est Pain de vie : « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin, mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel. » (S 751).

« Je te suis plus ami que tel et tel, lui dit encore Jésus, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et comme j'ai fait et suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint Sacrement. » (*ibid.*).

Philippe s'est nourri sa vie durant de ce Pain de vie. Il a « tendu à l'immortalité par les ombres de la mort. » Son âme alors comparut devant celui qui lui est « plus ami que tel et tel ». Il n'a de communication avec nous que par cet unique Ami, à nous manifesté au Saint Sacrement ; et de même, nous n'avons de communication avec lui que par cet unique Ami. C'est une croix pour l'affection humaine que de devoir confier ceux qu'on aime aux soins d'autre que soi. Mais cette croix est ici consolante, car Jésus-Christ est véritablement le Pain de Vie et le plus grand Amour ; et parfaits sont les soins dont il entoure les âmes de ceux que nous aimons. Conspirons à ces soins de tout notre cœur, tandis que Jésus-Christ va se manifester dans le même sacrifice qu'il consumma à la croix, où il se fit Pain de vie pour les vivants et les morts en une unique table.

10 Prédication sur le pape, mercredi 7 mai 2025

L'ouverture aujourd'hui du conclave nous porte à régler notre prière sur les enseignements de Pascal touchant le pape. Il appelle de ses vœux de « bons papes » (S 746). Il nous désabuse ainsi des vues dont nous sommes prévenus, qu'un pape ne saurait être mauvais : vues propres à surprendre notre vigilance à prier pour l'Église.

Pascal envisage d'abord le pape selon l'extérieur : homme nanti d'un pouvoir, appelé « juridiction » (S 101), dont la portée est plus étendue et efficace que ce qui est défini par les seuls canons. « Le pape est premier. Quel autre est connu de tous, ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps parce qu'il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout » (S 473).

Le pape est ainsi comparable au roi, comme principe unitaire d'un corps, ici le royaume, là l'Église. Mais le pouvoir du pape est supérieur sans doute à celui du roi pour produire l'unité, puisqu'il s'insinue dans les esprits sans les contraindre. Les catholiques, assurément, sont moins prompts à fronder contre le pape que les sujets contre leur roi, car les catholiques conspirent à cette unité à quoi le pape préside et qu'il assure : « On aime la sûreté, on aime que le pape soit infaillible en la foi » (S 452).

« Qu'il est aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! » (S 473). Et Pascal de rappeler que les papes ont abusé en effet de ce pouvoir insinuant sur les âmes qui, rejailli en puissance effective en ce monde, y a dicté sa loi aux rois eux-mêmes et jusque dans leur chambre. Il parle ainsi d'un « pape qui défend au roi de se marier sans sa permission » (S 788).

C'est ainsi que les papes prennent rang parmi les « grands de chair ». Ils ont même prétendu régler l'ordre des esprits. Dans la dernière Provinciale, Pascal

écrit avec ironie aux jésuites : « Ne vous imaginez pas [...] que les lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de saint Vigile sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes aient anéanti ce nouveau monde. » Cette sorte d'abus s'est renouvelée dans la condamnation, récente encore, de Galilée. C'est ainsi que « le pape hait et craint les savants qui ne lui sont pas soumis par vœux » (S 556). Et le pape peut enfin pécher jusque dans son domaine propre et dans la mission qu'il a reçue de veiller sur la foi catholique, puisqu'il a condamné Athanase (S 495).

Et cependant, le Christ a prévenu ces abus. « Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! C'est pourquoi Jésus-Christ a posé ce précepte : *Vos autem non sic* » (S 473). On traduit d'ordinaire : « Pour vous, mes disciples, il ne doit pas en être ainsi. » Mais on pourrait aussi dire : « En vérité, il n'en est pas ainsi pour vous », selon que la parole du Christ est efficace et obéie.

Le pouvoir du pape est une « juridiction », comme on a dit. Or « La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant, mais pour le juridicié » (S 101). C'est spécialement vrai pour celle du pape. Les catholiques ne sont pas sujets du pape comme ils le sont de leur roi. Chez le roi, la justice suit la force qui est au principe d'un pouvoir devenu désormais légitime. Mais l'Église, elle, ne fut pas fondée sur la force : « Il n'en va pas de même dans l'Église, car il y a une justice véritable et nulle violence » (S 119) Le pouvoir du pape n'est pas absolu comme celui du roi, dont les règles se tirent d'une violence originaire. Il est réglé par la parole du Christ à saint Pierre : *Pasce oves meas, non tuas* (S 101) « Pais mes brebis, qui ne sont pas tiennes. » C'est pourquoi « Les rois disposent de leur empire, mais les papes ne peuvent disposer du leur » (S 586). « Vous me devez pâture » poursuit Pascal. Est-ce ici une prosopopée du Christ à saint Pierre et à ses successeurs qu'il rappelle à leurs devoirs envers ses brebis ? ou des brebis à Pierre et au pape dont ils exigent sans trembler ce qu'ils leur doivent ?

Il y a, dans l'Église, une « justice véritable ». Elle a pour condition une tension nécessaire entre d'une part l'unité qui se fonde sur l'unicité du pape et de sa juridiction souveraine, et d'autre part la multitude des juridiciés, au bien de qui doit viser son exercice. « En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme une multitude, le pape n'en est qu'une partie » (S 501) Aussi bien, à l'instar de tout fidèle, il lui faut faire son salut et se soumettre à l'ordre voulu par le Christ : « La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion. L'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie » (*ibid.*)

Le pouvoir du pape est incontestable mais, de par sa nature même, il n'est pas infaillible comme celui des rois qui n'a d'autre règle que soi. C'est pourquoi la vérité peut se rencontrer dans la multitude : « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange si l'infailibilité était dans un. Mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages » (S 607).

L'Antiquité doit servir ici de règle. S'agissant de la querelle entre molinistes et disciples d'Augustin, les seconds ont été condamnés par le pape. Mais Pascal attend un pape qui « écoute les deux parties et consulte l'antiquité » (S 746). Or les « bons papes » « trouveront l'Église en clameur » (*ibid.*) en la personne

de ceux qui, membres de la multitude et s'y cachant, savent ouvrir les livres des Pères, et y distinguer la tradition et la règle constante de l'Église qui se tire de la Parole du Christ. « Le pape serait-il déshonoré pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières ? » (S 440).